Félix GUATTARI, *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles*

La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, coll. Monde en cours, 2011, 366 p.

Alexandre Eyries

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6996>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.6996

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2012

Pagination : 339-340

ISBN : 978-2-8143-0130-6

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alexandre Eyries, « Félix GUATTARI, *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles* », *Questions de communication* [En ligne], 22 | 2012, mis en ligne le 08 janvier 2013, consulté le 21 septembre 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6996> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6996>

Un coup de dés jamais n'abolira le hasard). La calligraphie a aussi permis aux peintres et aux graveurs d'établir d'autres correspondances, depuis le fameux portrait d'Érasme par Albrecht Dürer, qui est une des premières illustrations de ce livre (n° 3, p. 13), qu'Anne-Marie Christin lit comme une « mise à l'écran ». L'auteure y reprend la réflexion engagée depuis longtemps sur « la lettre à l'affiche » et « poésie visuelle et livres de peintres » (pp. 380-391).

Cette nouvelle *Histoire de l'écriture* est un pari sur l'image, comme le revendique Anne-Marie Christin. Pari exigeant, quand il s'agit de comparer les écritures occidentales et extrême-orientales, de ou mettre en regard les hiéroglyphes égyptiens et les écritures amérindiennes. Pari assurément réussi, aussi bien dans ses chapitres descriptifs et historiques, dont on imagine que peu de lecteurs liront l'intégralité, que dans ses commentaires d'œuvres majeures comme *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*.

Le livre s'achève avec une relecture par Yves Jeanneret de ce qu'il avait écrit dix ans plus tôt. Il reprend ce qui lui semble majeur dans l'écriture numérique : « Pour comprendre les écrits d'écran, il faut penser l'écriture » (p. 395). Il y montre comment l'évolution des dernières années affectent à la fois « une physique (les supports), une logistique (les dispositifs de traitement) et une poétique (les formes de l'expression) » (*ibid.*). C'est pourquoi l'écriture informatisée serait « à double-fond » : formalismes logistiques et poétique des formes sociales d'expression que nous n'avons plus à apprendre puisque elles sont actualisées « dans le déjà là du dispositif » (p. 399). C'est donc sur la diffusion sociale des médias informatisés, qui a « massivement versé dans l'écriture une part considérable d'activités quotidiennes, ordinaires, illégitimes, déviantes », que se clôt ce grand livre.

Jean François Tétu

ELICO, université Lumière Lyon 2
Jean-Francois.Tetu@univ-lyon2.fr

Félix GUATTARI, *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles*.

La Tour d'Aigues, Éd. de l'Aube, coll. Monde en cours, 2011, 366 p.

L'ouvrage de Félix Guattari, intitulé *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles*, a été écrit en 1979 et publié à titre posthume, en 2011, aux Éditions de l'Aube. Il constitue le dernier texte retrouvé par ses enfants après sa mort. Le psychanalyste et philosophe français (qui a travaillé toute sa vie à la clinique psychiatrique de la

Borde et a fondé, en 1965, le CERFI : Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles) y propose une analyse des modalités d'élaboration, d'encodage et de communication des signes dans le système capitaliste et, surtout, de leurs conséquences en termes d'assujettissement des acteurs sociaux, tant du point de vue de la subjectivité que de celui strictement économique et social. Face à la tyrannie des significations et des comportements hégémoniques, Félix Guattari développe une lecture philosophique plus que jamais actuelle de la société au moment où le monde contemporain traverse une crise écologique, politique, économique et sociale sans précédent.

En préface, Liane Mozère (professeure émérite de sociologie à l'université de Lorraine – site de Metz – comptant parmi les membres fondateurs du CERFI), cite (p. 7) un extrait du célèbre ouvrage *Mille plateaux. Capitalisme et schizophrénie 2* dans lequel Gilles Deleuze et Félix Guattari (Paris, Éd. de Minuit, 1980) écrivent : « La maîtresse d'école ne s'informe pas quand elle interroge un élève, pas plus qu'elle n'informe quand elle enseigne une règle de grammaire ou de calcul. Elle "enseigne", elle donne des ordres, elle commande ». Dans *Mille plateaux*, Gilles Deleuze et Félix Guattari ne font pas, tant s'en faut, le portrait à charge d'une profession (celle d'instituteur ou, selon une dénomination plus récente, celle de professeur des écoles), mais y voient une manifestation de la manière dont s'exerce insidieusement et souterrainement cet « enseignement », ce commandement.

En effet, « chaque langue associe à une chose un ensemble sonore arbitrairement sélectionné dans la gamme des possibles, et chaque locuteur de cette langue doit apprendre l'arbitraire spécifique qui caractérise l'ordre social dans lequel se déploie son être au monde, au prix du refoulement d'autres possibles explorés ou non dans l'enfance, dans une autre culture ou même dans une simple variété de la culture dominante » (*ibid.*).

Dans *Lignes de fuite. Pour un autre monde de possibles*, Félix Guattari s'attache à étudier la façon dont chaque langue (en tant que système complexe et structuré) impose à ses locuteurs une domination arbitraire qui s'établit le plus souvent sans que le sujet humain n'en ait véritablement conscience. Il déploie « une analyse micropolitique qui cherche à explorer la manière dont ces significations et ces contrôles dominants "fonctionnent" aux niveaux économique, social, culturel et en nous-mêmes, le plus souvent à notre insu » (p. 7). Pour l'auteur, c'est l'occasion d'interroger et de mettre au jour l'influence d'un certain type de langage dans

la stabilisation du champ social capitalistique. Si le philosophe s'inscrit en faux contre le précepte d'une sémiologie générale, c'est essentiellement parce qu'elle amène à profiter de procédés collectifs de sémiotisation, mais également parce que la prééminence du langage standardisé oblitère toutes les sémiotiques particulières (artistique, mimétique, somatique, biologique, musicale, par exemple). Pour lui, le langage est un « équipement collectif, [...] comme un harnachement, une armature qui me fait me tenir [droit], qui m'assigne une place, ses rets et qui me maintient sur les rails, sur la bonne voie, qui donne un axe à ma pensée : c'est un tuteur » (p. 8). Liane Mozère affirme que les agencements collectifs de désir qui constituent la réalité du tissu social auraient la capacité de contrecarrer les instances porteuses d'une puissance d'assujettissement. C'est précisément lorsque des comportements sont perçus comme sociaux, écrit Félix Guattari, que « tout ce qui reste vivant dans le socius se réfugie et d'où tout peut repartir pour construire un autre monde possible » (p. 12).

Dans la première partie de l'ouvrage, intitulée « Assujettissement sémiotique et équipements collectifs », le même Félix Guattari forme l'hypothèse que l'inconscient n'est pas structuré comme un langage, mais plutôt « comme une multiplicité de modes de sémiotisation, dont l'énonciation linguistique n'est peut-être pas le plus important » (p. 17). Selon lui, c'est à cette seule condition que l'on peut faire sortir l'inconscient d'une individuation subjective car, en définitive, « l'inconscient n'est ni individuel ni collectif, il est partout où un travail des signes porte sur la réalité et constitue une "vision" du monde » (*ibid.*). À la suite de Gilles Deleuze avec lequel il a coécrit *Anti-Œdipe*, l'auteur de *Lignes de fuite* s'insurge contre la dictature du signifiant et nous engage à « rompre [...] avec les conceptions de l'inconscient qui lui attribuent une structure, une consistance structurale homogène » (p. 20). Pour lui, on n'a jamais affaire à l'Inconscient avec un « i » majuscule, mais à de multiples formules d'inconscients variant en raison de la nature « des composantes sémiotiques qui connectent les individus les uns aux autres : les fonctions somatiques et perceptives, les institutions, [...] les équipements » (*ibid.*). Le signifiant c'est ce qui nous fait croire que le monde, la société et l'individu sont structurés selon un ordre nécessaire et qu'ils ont un sens profond. C'est un procédé « de dissimulation du mode de fonctionnement réel des formations de pouvoir » (p. 22) face auquel il convient de faire preuve de lucidité.

Dans la seconde partie de l'ouvrage, « L'analyse pragmatique de l'inconscient social », l'auteur s'intéresse aux problèmes posés par la pragmatique qui « sont en

passé de prendre une place centrale dans la préoccupation de la linguistique contemporaine » (p. 159). La théorie de l'information s'est installée au cœur de la machine expressive du langage dont la finalité n'est autre que la transmission de ladite information. Félix Guattari montre qu'une linguistique de l'énonciation, qu'une véritable pragmatique, est possible et qu'elle est la seule habilitée à « rendre compte du caractère créateur de la langue » (*ibid.*), dépassant le simple stade de l'analyse des différents composants de la langue.

Dans le texte intitulé « L'asservissement sémiotique », le philosophe et psychanalyste souligne que « le pouvoir signifiant de la langue nationale et le pouvoir de l'État tendent à coïncider » (P. 183), donnant à voir l'État comme une vaste machine d'asservissement sémiotique qui constitue en réalité « l'outil fondamental qui permet aux classes dominantes d'assurer leur pouvoir sur les agents et les moyens de production » (*ibid.*). La composition des pouvoirs politiques et micropolitiques est ainsi entièrement indexée par la langue. Puis dans « La compétence comme instrument de pouvoir », Félix Guattari bat en brèche un certain nombre de concepts théoriques de la linguistique générative forgés par Noam Chomsky en montrant qu'« il n'y a pas de grammaticalité en soi, pas de compétence en soi. La compétence et la performance sont toujours dans un rapport relatif » (p. 185). Là où Noam Chomsky oppose l'axe de la performance et celui de la compétence, le philosophe montre que la compétence ne peut pas, par définition, être généraliste, mais qu'elle est toujours reliée à un terrain particulier, à un champ d'exercice précis. De même qu'il n'y a pas d'universalité des actes de langage, « il n'y a pas d'universalité de la langue » (p. 186). Son constat est sans appel : si, de la langue à la glossolalie, toutes les transitions sont possibles, cela signifie alors qu'« il n'y a pas d'universaux linguistiques » (*ibid.*).

Poursuivant sa remise en cause d'une certaine forme de linguistique, Félix Guattari établit que les agencements de discours sont tenus de critiquer une conception de la langue en tant que système clos. C'est « la coupure classique entre la langue et la parole qu'une pragmatique » (P. 203) remet en cause. Pour lui, il n'y a pas de langue en soi, le langage restant toujours ouvert sur d'autres modes de sémiotisation. En définitive, cet essai inédit de Félix Guattari – dans lequel on retrouve un lexique et un style caractéristiques – constitue un important jalon théorique dans une œuvre que l'on relira à la lueur de cette nouvelle publication.

Alexandre Eyries

ISM, université de Nice Sophia Antipolis
alex.eyries@yahoo.fr